

Lecture de la Notice sur la vie et les travaux de Philippe LEVILLAIN

par Lucien Bély

Monsieur le Président,
Monsieur le Chancelier,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Monsieur le Vice-Président,
Chères Consœurs et chers confrères,
Chers Collègues,
Chère Famille,
Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi de saluer d'abord les personnalités qui ont bien voulu assister à cette cérémonie. Des membres d'autres académies de l'Institut de France nous ont rejoints et je m'en réjouis comme le signe même de ce dialogue permanent entre les périodes historiques et entre les disciplines qui fait avancer les savoirs. Merci à toutes celles et à tous ceux qui se trouvent ici réunis : votre présence est une joie immense pour moi. Beaucoup sont venus de loin, de toutes les régions de France, mais aussi d'autres pays : Allemagne, Angleterre, Belgique, Espagne, États-Unis, Irlande, Italie, Hongrie, Luxembourg, Pologne, Suisse et j'en oublie sans doute. Sous cette Coupole, où mes collègues historiens sont venus très nombreux, je suis heureux qu'un hommage soit rendu à l'histoire, aux professeurs d'histoire et au métier d'historien. Ma pensée se tourne vers les amis qui devaient être ici et que des problèmes de santé empêchent d'être avec nous.

Je veux exprimer ma gratitude pour les membres du Comité d'honneur, présidé par notre vice-président Jean-Robert Pitte, et pour ceux du Comité d'organisation, présidé par Sophie Colrat, qui accompagnent cette installation. Ma reconnaissance va aussi à Juliana Steinbach qui vient illuminer au piano cet après-midi. Merci également à toutes les personnes qui ont travaillé pour préparer cette journée, au sein de l'Institut de France et de l'Académie des sciences morales et politiques, en particulier à Véronique Duchaud-Fuselli et à Sylvie Lasson, ainsi qu'à Bernard Wolff qui m'a soutenu en permanence et qui a réalisé,

entre autres, la plaquette mise à votre disposition. Enfin, je remercie celles et ceux qui m'ont aidé à évoquer la figure du regretté Philippe Levillain, mon prédécesseur.

Au moment de rendre hommage à Philippe Levillain qui fut l'historien du catholicisme, des papes et de la Rome pontificale, j'aurais aimé vous conduire derrière ce pilier, devant le tombeau de Jules Mazarin, un cardinal romain qui a gouverné la France. Il a introduit un peu de la Rome baroque dans la capitale française, faisant édifier après sa mort ce collège des Quatre nations avec l'argent qu'il avait si bien su tirer de la bourse des Français, ce bâtiment qui abrite l'Institut de France grâce à Napoléon Bonaparte. Mazarin, qui faisait venir à Paris des cantatrices italiennes au grand dam des dévots, aurait-il souri en voyant la façade de ce palais servir, pour l'ouverture des jeux Olympiques, de décor lumineux au dialogue musical entre une chanteuse d'aujourd'hui et la Garde républicaine que je salue à cette occasion ?

Philippe Levillain s'est imposé comme l'un des plus passionnants historiens du catholicisme. Universitaire, il a fait le pari d'étudier l'évolution la plus récente de l'Église mais, en historien, avec cette distance rigoureuse, critique, qui n'appartient qu'au savant. Plus qu'à une religion ou à une foi, il s'est intéressé surtout à une puissance spirituelle.

Universitaire moi-même, ayant suivi le même parcours que Philippe Levillain, je parlerai sans doute, en parlant de lui, de moi-même et de tous les historiens nombreux dans cette assistance.

Le tableau d'honneur

Philippe Levillain a écrit sur ses jeunes années dans son dernier livre, ***Le Tableau d'honneur***, publié en 2020, peu de temps avant sa disparition. Dans ce récit touchant et drôle, il cherche dans l'enfant et l'adolescent qu'il fut l'homme qu'il est devenu.

Il est né le 27 novembre 1940 à Paris, dans une famille de bourgeoisie lettrée : son père a la passion des livres et aime la peinture, et il peint lui-même. Sa mère, Marie-Cécile, est née à Pointe-à-Pitre en Guadeloupe, et Philippe Levillain a rêvé, dès sa jeunesse, de la Caraïbe où les populations sont arrivées de tous les coins du monde.

Sa famille s'installe à Bordeaux en 1950 et Philippe Levillain entre au lycée Michel de Montaigne. Dans son ouvrage, l'historien de l'Église rend hommage à l'enseignement public, au proviseur républicain de l'établissement, mais aussi au discret aumônier, le futur cardinal Gouyon. Il salue surtout le métier de professeur en général, de l'école maternelle au Collège

de France. Il montre comment ses maîtres, grâce à un système de douce émulation, ont encouragé leurs élèves, les ont révélés à eux-mêmes. Il se décrit comme un enfant aux résultats décevants, mais qui mobilise peu à peu ses capacités de rebond. Sa famille, aimante, suit ses études avec une grande attention et il a près de lui sa sœur à laquelle il est très attaché. Le jeune Philippe découvre la camaraderie et c'est un bon camarade. Toute sa vie, par son charme et par son entrain, il sait ainsi se faire des amis fidèles, qui l'accompagnent dans les moments joyeux et le soutiennent dans les passes difficiles. Le poète Saint-John Perse, que nous retrouverons à plusieurs reprises, n'a-t-il pas écrit : « Et l'amitié est agréée comme un présent de feuilles odorantes : mon cœur s'en trouve rafraîchi » ?

Philippe Levillain découvre ses talents, celui d'acteur, par exemple, et il gardera toute sa vie un sens aigu de la théâtralité. Il sait parler en public avec éloquence, sans notes, donnant volontiers des dates avec cette belle précision qui est la politesse de l'historien.

[Quel terrain fertile pour l'Institut de France que ce lycée Michel de Montaigne, avec Philippe et son condisciple Mgr Claude Dagens, né en 1940 également, membre aujourd'hui de l'Académie française ! *[Si Mgr Dagens est présent]*

L'École normale supérieure

Au lycée, Philippe Levillain découvre l'histoire, certes encore « radicalement factuelle » et devient un excellent élève. Il commence la course d'obstacles que la République a établie pour distinguer les élèves désireux d'étudier les sciences, y compris les sciences dites humaines : l'École normale supérieure, l'agrégation, puis les deux thèses.

La famille rejoint Paris en 1956 et Philippe entre à 16 ans au lycée Henri-IV. Il prépare le concours de **l'École normale supérieure** où il est admis en 1961, à 21 ans. Dans cette enceinte de la rue d'Ulm, lieu d'étude mais aussi de liberté et de gaieté, il noue de fortes et solides amitiés, et plus particulièrement avec Jean-Noël Jeanneney dont les remarquables *Mémoires, Le Rocher de Süsten*, nous permettent de mieux connaître la jeunesse de Philippe. J'y reviendrai.

Philippe Levillain a préparé un diplôme d'études supérieures en histoire dite moderne (l'équivalent du master d'aujourd'hui) sur « Les images de société et de cité chez Saint-Cyran et Martin de Barcos », c'est-à-dire sur le XVII^e siècle, sur le jansénisme, ce catholicisme rigoriste qui s'interroge avec angoisse sur le salut dans l'au-delà, avec une certaine idée de prédestination. Se montre-t-il alors sensible à ce type de spiritualité et à

une doctrine condamnée par Rome ? Il évoque aussi l'influence de l'étrange « croyance créole » de sa mère. Il concilie lui-même sa profonde foi catholique avec des convictions plus mystérieuses, ayant par exemple une fascination pour le pouvoir des nombres, le 5 par exemple. N'a-t-il pas occupé dans notre académie le fauteuil n°5 de la section Histoire et géographie ?

Dans ces années-là, il eut, raconte-t-il, « un rond de serviette » chez Marie-Laure et Jean-Marcel Jeanneney, ministre du général de Gaulle, les parents de son ami Jean-Noël. Écoutons-le : « Ce fut pour moi un grand moment où j'ai appris à regarder la vie politique, l'honnêteté politique, l'impartialité politique, le sens de l'équilibre. » L'éloge de cet homme d'État, classé parmi les gaullistes sociaux, pourrait nous permettre de situer aussi Philippe Levillain dans le nuancier politique de la France.

Philippe réussit l'agrégation d'histoire, à 24 ans, en 1965. Cette même année, un bref séjour à Rome change sa vie.

La première expérience romaine

Il doit cette expérience romaine décisive à un autre fidèle du général de Gaulle, René Brouillet, ambassadeur près le Saint-Siège de 1964 à 1974, fervent catholique lui-même, plus tard membre de notre académie. Ancien normalien, celui-ci voulait avoir près de lui un condisciple comme attaché de presse bénévole, logé à l'ambassade, **la magnifique Villa Bonaparte**, alors que s'ouvrait en septembre 1965 **la quatrième et dernière session du concile Vatican II** qui dura moins de trois mois.

Selon René Brouillet, Philippe a mis à son service « les dons les plus remarquables ». Le jeune agrégé d'histoire fait la liaison entre l'ambassade et le bureau de presse du concile, les pères travaillant à huis clos, et cela lui permet de vivre au plus près un événement exceptionnel, un moment historique.

Philippe Levillain a fait plus tard deux remarques importantes à propos de ce concile-là. D'une part, Jean XXIII l'annonce le 25 janvier 1959 alors qu'il n'y a pas de crise à résoudre dans l'Église. D'autre part, cette réunion de quelque 2500 prélats est suivie par l'opinion publique internationale et finit par ressembler à des États-généraux comme ceux de 1789 qui ont conduit à la Révolution française. Pour lui, si Jean XXIII est l'inspirateur de cette vaste réunion qui vise à réconcilier l'Église avec le monde contemporain par un *aggiornamento*, une « mise à jour », son successeur, Paul VI, a la charge d'accompagner ces discussions, de

les faire avancer sans heurts et de terminer le concile – Philippe Levillain assiste à cette étape conclusive.

Le jeune homme part à la découverte de cette Rome catholique qui devient désormais le principal objet de ses travaux et de ses réflexions. Il fréquente des cardinaux, d'autres prélats, très influents ou plus modestes, des théologiens, des diplomates, des journalistes. Il est comme Julien Sorel, le héros de Stendhal, au bas-bout de la table : il observe tout ce qui se passe et il apprend. Ce séjour détermine un choix capital, celui du sujet de sa première thèse, dite alors de troisième cycle : « Le deuxième concile du Vatican et sa procédure ».

La thèse. Un choix important.

Alors qu'il quitte Rome pour d'autres aventures, laissez-moi l'accompagner jusqu'à la soutenance de cette thèse en 1972, sept ans après la fin du concile et ce premier séjour. L'un des principaux témoins de sa vie m'a confié que Philippe Levillain était un homme souvent inattendu. Son choix de thèse l'est en tout cas. Il décide d'étudier en historien une réalité historique très récente. On commençait à parler alors d'histoire du temps présent, formule *a priori* paradoxale. Une telle approche est d'autant plus difficile qu'une grande partie de la documentation reste difficile d'accès. Empêché d'aborder le fond des discussions, il tourne la difficulté en étudiant les méthodes de travail que les pères conciliaires ont suivies à la façon dont on étudie une assemblée politique. Il démonte la montre pour savoir comment elle donne le cours du temps.

Cette décision détermine un autre choix capital, celui de son directeur de thèse. Il se tourne vers René Rémond, historien de la droite, ou mieux des droites, intellectuel catholique, bien connu alors des Français qui le voient à la télévision commenter les élections, plus tard lui-même membre de l'Académie française. Cet historien défend avec vigueur l'histoire politique alors que la majorité des chercheurs d'alors ne jure que par l'histoire économique et sociale, inspirée souvent du marxisme. Respecté, écouté, influent, René Rémond soutient fermement Philippe Levillain tout au long de sa carrière – il a d'autres disciples importants, certains ici présents.

L'originalité de la démarche de Philippe apparaît bien dans une note de son chapitre VIII : « L'essentiel de la présente analyse repose sur des archives inédites qui sont entre les mains de personnes dont il ne nous est pas possible de citer les noms. » D'ailleurs, René Rémond, dans sa préface, approuve cette démarche : « Il a même été parfois contraint

de brouiller les pistes comme font souvent les journalistes, pour ne pas découvrir leurs informateurs. » Le jeune historien, qui se révèle alors, montre qu'il aime connaître les opérations discrètes ou secrètes qui s'opèrent dans l'ombre, en faisant parler les témoins. Il sait aussi trouver les sources les plus difficiles à obtenir, souvent des papiers personnels. Paul Veyne, historien cher à notre consœur Dominique Senequier, n'a-t-il pas écrit : « Il en est de l'historien comme du détective... » ? Se gardant de toute interprétation simpliste, Philippe Levillain est aussi un penseur de la complexité car il pense toujours en historien qui critique avec méthode toutes ses sources d'information et replace les faits dans la longue durée.

Le titre du livre qu'il tire de sa thèse, dès 1975, rend bien compte de sa méthode provocatrice : ***La mécanique politique de Vatican II. La majorité et l'unanimité dans un concile.***

Il se considère désormais, selon ses propres définitions, non pas comme un vaticaniste, un journaliste qui observe les événements, mais comme un « vaticanologue », un spécialiste qui « doit être à la fois historien, sociologue, canoniste et versé dans la théologie ». À ce titre, il fait aussi partie de toute une brillante génération qui renouvelle l'histoire religieuse.

Le jeune agrégé a mené cette recherche à bon port, alors que sa vie a été marquée de riches expériences et d'autres choix cruciaux. Remontons donc un peu le cours du temps et revenons à sa sortie de l'École normale.

Un grand Tour mondial

En 1966-1967, à 26 ans, Philippe Levillain fait **un séjour d'étude à l'université Harvard** aux États-Unis. Bénéficiant d'une grande liberté, il peut s'échapper pour suivre quelque temps son ami Jean-Noël Jeanneney qui fait un tour du monde grâce à la Fondation Singer-Polignac et dont les *Mémoires* déjà cités permettent de suivre l'étonnant périple. Comme les jeunes gentilshommes européens du XVIII^e siècle, les deux normaliens font leur Grand tour, mais à l'échelle mondiale. Philippe rejoint son condisciple au Viet Nam et ils parcourent ensemble le Laos et le Cambodge. Ces pays sont déjà engagés dans la guerre ou sur le point d'y entrer : ils rencontrent à Saïgon le grand reporter Bernard Fall, cher à notre confrère Hervé Gaymard. Quand Philippe regagne les États-Unis, son camarade le rejoint et ils décident de rendre visite à l'ancien secrétaire général du Quai d'Orsay, Alexis Leger, connu sous son nom de poète, Saint-John Perse, prix Nobel de littérature en 1960, que nous

retrouverons bientôt pour d'autres raisons, et toujours farouche antigauilliste. Plus tard, en Israël, les deux voyageurs sont reçus par Ben Gourion. En lisant le récit du voyage de ces deux intellectuels, désireux de rencontrer des hommes qui font ou ont fait l'histoire, j'ai songé à des vers de Frédéric Mistral à propos d'un lignage provençal : « Race d'aiglons, jamais vassale/ Qui, de la pointe de ses ailes/ Effleura la crête de toutes les hauteurs. »

Cela contribue sans doute à forger la personnalité de Philippe qui n'a pas de timidité sociale et que les grandeurs intéressent sans l'impressionner. Il a aussi une arme, celle de l'humour, l'art du trait d'esprit. Le trait, c'est aussi une flèche : celles de Philippe Levillain frappent juste et laissent souvent l'interlocuteur vaincu ou ravi de sa force et de son audace. Lui-même semble parfois regretter ce redoutable talent : « On m'a prêté des mystères, je n'en ai pas, je parle trop, je parle trop fort... » Pourtant, la netteté de son propos, le piquant de ses réparties, l'agrément de ses remarques, l'ampleur de ses vues et de ses connaissances ont fait de lui une personnalité flamboyante qui n'inspire pas l'ennui et ne laisse personne indifférent. S'ajoutent une urbanité et une amabilité qui lui rendent faciles les relations avec les autres. Il a sans doute quelques faiblesses, il fait peut-être des mécontents, mais chacun reconnaît en lui un homme d'esprit, ce qui renvoie à son intelligence rapide et à son art incomparable pour faire rire.

Dans son *Journal d'un observateur*, notre confrère Alain Duhamel raconte qu'en mai 1968 il eut « de longues et fréquentes conversations » avec ces deux jeunes normaliens, spécialistes d'histoire contemporaine. Quatre passions ont cimenté l'amitié durable de ces trois esprits étincelants : la politique, l'histoire, les médias, l'écriture.

Une carrière à l'Université

En 1967, Philippe Levillain entre dans l'enseignement supérieur comme assistant auprès de René Rémond, à Nanterre. Une faculté s'y est installée dès 1964. Philippe Levillain a ironisé sur la gare qui s'appelait « Nanterre La Folie - Complexe universitaire ». C'est sur ce campus que naît la contestation estudiantine en mars 1968 mais, lors de ces événements, Philippe se trouve à Châlons-sur-Marne, à l'école d'application de l'artillerie, pour son service militaire. En revanche, lorsque de nouvelles émeutes éclatent à Nanterre en 1970, sa voiture est brûlée. Comme il l'a lui-même raconté, le *Parisien libéré* consacre une pleine page à cet épisode. La nouvelle université indépendante la même année, prend le nom de Paris X et est présidée par René Rémond. Après la soutenance de sa thèse, Philippe Levillain y est promu maître-assistant en 1975.

Le mariage en 1970.

Cinq ans auparavant, le 21 mars 1970, il a épousé à 30 ans Henriette de Miramon Fitzjames. Permettez-moi, Madame, de souligner que ce nom de Fitzjames fait surgir la belle figure du maréchal de Berwick, fils légitimé du roi d'Angleterre, qui a servi avec honneur Louis XIV et a sauvé son petit-fils, le roi Philippe V d'Espagne. Ce mariage, célébré en l'église normande de Pennedepie, près de Honfleur, unit deux agrégés : s'ils viennent de milieux différents, ils ont choisi tous deux l'enseignement et la recherche, ce qui n'est de tradition chez aucun de leurs parents. Ils construisent une famille et ont trois fils, Charles-Edouard, né en 1971, qui est aujourd'hui à son tour un historien reconnu, un cher collègue moderniste ; Armand, né en 1974, qui est carme déchaux, docteur en théologie, et Amédée, né en 1976, qui a choisi la voie des finances. Philippe a voulu que **son épée d'académicien** fût décorée du H pour Henriette, de trois rameaux de feuillage pour ses trois fils et d'une étoile pour chacune de ses belles-filles. Cette arme évoque également Honfleur où il aime séjourner et travailler.

Henriette Levillain a enseigné la littérature à l'université de Nanterre, à celle de Caen, puis à Paris-Sorbonne. Elle travaille sur Saint-John Perse, ce poète que son mari a rencontré dans ses jeunes années, mais aussi sur Marguerite Yourcenar, Virginia Woolf, et plus récemment Katherine Mansfield, faisant paraître des livres qui connaissent un beau succès. Avec son mari, elle a établi et présenté le journal que le secrétaire d'Alexis Leger au Quai d'Orsay, Raymond de Sainte-Suzanne, a tenu de la fin de 1938 à juin 1940, à un moment crucial pour la diplomatie française.

Le bonheur romain

La belle thèse de Philippe Levillain et l'excellent souvenir qu'il a laissé à Rome contribuent à sa nomination en 1977 comme directeur des études d'histoire moderne et contemporaine de l'École française de Rome.

L'École française occupe une partie du Palais Farnèse, l'un des plus majestueux de Rome, juste au-dessus de l'ambassade de France à Rome.

Philippe Levillain a une tâche à mener dans cette citadelle du savoir, une révolution : sous l'impulsion de Georges Vallet, directeur de 1970 à 1983, il est décidé qu'aucune manifestation scientifique n'y aura plus lieu sans la participation d'Italiens : l'École s'ouvre ainsi un peu plus sur la société et la culture du pays. De plus, alors que cet établissement a jusque-là privilégié le passé antique et médiéval, et l'archéologie, le nouveau directeur des

études y fait pénétrer celles d'histoire contemporaine, regardées un peu comme du journalisme par les tenants de la tradition. Enfin, ses études et sa curiosité le conduisent à regarder de l'autre côté du Tibre, vers le Vatican, donc à engager un dialogue nouveau avec l'Église.

Philippe s'installe avec sa famille dans cette cité qu'il aime infiniment, sur le Quirinal. Ce furent des années de grand bonheur.

Il donne une nouvelle dynamique à l'histoire même du palais Farnèse, commencée avant lui. Son action se marque surtout par de nombreux colloques internationaux, comme celui sur « Opinion publique et politique extérieure ».

Philippe réussit à nouer des liens avec de nombreux historiens italiens, en particulier ceux de la vie religieuse en Italie, souvent aussi engagés dans l'action politique du côté de la Démocratie chrétienne.

Avec François-Charles Ugnet, Philippe Levillain publie en 1984 ***Le Vatican ou les frontières de la grâce***, qui propose une façon intime de découvrir l'Église de Rome en la regardant vivre, une subtile approche de la romanité.

Après avoir quitté l'École française en 1981, il continue d'y revenir et d'y travailler avec régularité, ayant toute la confiance des directeurs successifs. Voici quelques exemples majeurs : il organise un colloque sur Paul VI et la modernité dans l'Église en 1983, soit seulement cinq ans après la mort de ce pape. En 1986, la réflexion collective porte sur le deuxième Concile du Vatican (1959-1965). À l'occasion de ces réunions, Philippe entretient la tradition des audiences pontificales au cours desquelles le pape reçoit les participants du colloque. Jean-Paul II prononce deux importants discours devant eux le 4 juin 1983 et le 30 mai 1986. D'autres colloques viendront encore, ainsi en 2003, sur le pontificat de Léon XIII. L'École française publie en 2008 le colloque tenu à Paris sur « Rome, l'unique objet de mon ressentiment » : regards critiques sur la papauté. Ce furent ainsi plus de quarante ans d'une collaboration fructueuse et continue entre un historien entreprenant et un puissant établissement de recherche.

Ces réunions savantes ont laissé un souvenir vif et agréable aux participants. Selon le témoignage de l'un d'eux, l'organisateur traite ses invités avec simplicité et bonhomie et leur fait découvrir, au soir de journées bien remplies, la dernière trattoria à la mode. Un historien qui a l'habitude de composer des poèmes, à l'occasion de telles fêtes intellectuelles, donne à l'un d'eux ce refrain : « Le colloque de Levillain/ Se tient à **la place**

Navone », l'École française ayant aménagé pour les rencontres scientifiques des locaux sur cette admirable place.

Philippe Levillain acquiert ainsi une familiarité toujours plus grande avec l'Italie dont il parle parfaitement la langue. Toute sa vie, il fait dans sa seconde patrie des séjours fréquents, à Rome comme dans toute l'Italie, et il aime le mode de vie des Italiens.

Sa notoriété d'historien majeur de l'Église apparaît bien en 2002 lorsqu'il est nommé par Jean-Paul II membre du Comité pontifical pour les sciences historiques. Et, à partir de 2013, il siège également au conseil d'administration de l'École de Rome.

La thèse d'État

Revenons en arrière, à propos des travaux de Philippe Levillain. En ces temps-là, il faut une seconde thèse, une thèse d'État, pour devenir professeur d'université après avoir été maître-assistant. Philippe Levillain a l'idée d'un sujet possible lors d'une visite chez des amis dans la campagne normande. Dans une dépendance, son hôtesse lui montre les cartons d'archives non classées laissés par son grand-père, **le comte Albert de Mun**. Fondateur de l'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, ce monarchiste a conduit une longue carrière politique sous la III^e République, incarnant ce qu'il est convenu d'appeler le catholicisme social. Il s'est pourtant rallié à la République et a appartenu à l'Académie française.

Tout en étudiant ce fonds, Philippe Levillain commence une course au trésor archivistique, souvent de château en château, pour retrouver d'autres sources. Il quitte l'histoire très contemporaine pour aller du côté du XIX^e siècle et de l'histoire politique de la France.

Il y a ici beaucoup d'historiens, mais je dois éclairer ceux qui ne le sont pas. Les travaux de Philippe Levillain consacrés au catholicisme, à la papauté, à des hommes politiques catholiques, parfois très conservateurs, voire réactionnaires, sont fondés sur la plus grande rigueur méthodologique : cela implique le rassemblement d'une immense documentation, en grande partie inédite, une analyse critique des sources, une réflexion qui tient à distance son sujet et en tire des réflexions qui intéressent l'histoire générale.

La thèse de Philippe Levillain évoque un député qui soutient les mesures sociales au nom de ses convictions religieuses avec l'idée de recatholiciser la société. Albert de Mun est un orateur redouté, mais il finit, en raison de son intransigeance à la Chambre des députés, par servir de « faire-valoir des républicains », ses adversaires. Jules Ferry, que De Mun a violemment attaqué en 1889, vient même, à son grand étonnement, lui serrer les mains en

le remerciant de la statue qu'il lui a ainsi dressée. En outre, le pape se montre hostile à la création en France d'un parti catholique.

L'histoire politique s'accompagne d'une évocation très vivante de la vie intime de ce catholique fervent mais aussi du milieu aristocratique auquel il appartient, un peu celui des *Germantes* de Marcel Proust, un auteur que Philippe connaît par cœur.

Dans les documents qu'il découvre, il croise tant de négociations secrètes qu'il décide d'en tirer d'abord en 1982 un livre sur ***Boulanger, fossoyeur de la monarchie***. Il y montre comment la droite monarchiste a monté un véritable complot pour gagner ce général républicain à ses vues et renverser la République.

Quant à sa thèse, c'est à Rome qu'il l'achève. Il la soutient en 1979 sous la direction de Jean-Marie Mayeur et elle est publiée en 1983 par l'École française de Rome, sous le titre ***Albert de Mun, Catholicisme français et catholicisme romain, du Syllabus au ralliement***, un livre d'un peu plus de mille pages.

Le professeur des universités

Après son séjour à Rome, Philippe Levillain, docteur d'État, est élu en 1982 **professeur à l'Université** de Lille où l'histoire du catholicisme tient alors une place importante. En 1986, à 46 ans, il retrouve Nanterre, son port d'attache. Deux de ses disciples lui ont rendu un hommage appuyé lors de la remise de son épée d'académicien en 2012. Ayant dirigé 27 thèses, il se montre collègue dévoué, capable d'accepter des tâches administratives. Plus tard, de 1998 à 2008, pendant dix ans, il appartient à l'Institut universitaire de France, ce qui le libère d'une partie de ses enseignements afin de mieux conduire ses projets scientifiques.

Il prolonge en France son expérience des plantureux colloques : il en organise un avec des juristes, sur l'Église et l'État en France et, avec l'Institut historique allemand de Paris, sur la guerre de 1870. Grâce à la Fondation Singer-Polignac, il en prépare plusieurs autres : sur *Nations et Saint-Siège au XX^e siècle* avec Hélène Carrère d'Encausse ; sur l'influence chrétienne dans la République ; sur la France et l'Italie depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Tout est impeccablement publié.

Il conduit aussi depuis longtemps des travaux de longue haleine, plus personnels. En 1986, il fait paraître *Les Lieutenants de Dieu. Les évêques de France et la République*, avec la sociologue Catherine Grémion. Cette dernière a mené l'enquête et Philippe Levillain en tire une étude d'histoire sociale, attentive à la vocation des prélats et à leur rapport à la

politique. Dans le même ordre d'idées, en 2004, il publie avec Philippe Boutry, une étude collective sur le séminaire français de Rome (1853-2003).

Lundis de l'histoire

Son travail a pris depuis 1982 une autre dimension nouvelle au service de l'Histoire : il est appelé à rejoindre l'équipe qui présente **les Lundis de l'histoire sur les ondes de France-Culture**. Une fois par mois, il choisit un sujet ou un livre récent dont il invite l'auteur et quelques collègues. La longévité de cette émission – 32 ans, de 1982 à 2014 – révèle qu'il a démontré, dans cet exercice difficile, une grande ouverture d'esprit, une inextinguible curiosité, une attention bienveillante.

Il prépare avec soin ses entretiens, ce qui leur donne une fluidité agréable pour les auditeurs. Nous avons la chance de pouvoir réécouter certaines de ces émissions avec émotion et plaisir, comme on écoute un trio ou un quatuor de musiciens. J'ai retrouvé les interventions de plusieurs savantes et savants présents ici. Ce qui frappe, bien sûr, c'est d'abord la voix profonde de Philippe, qui se fait douce et enveloppante pour charmer l'interlocuteur et peut-être le désarmer, et soudain plus ferme, pour obtenir des réponses nettes et faire avancer la discussion.

Un dictionnaire

La vie intellectuelle de Philippe Levillain trouve peut-être un couronnement dans une gigantesque entreprise d'édition, le ***Dictionnaire historique de la papauté***, commencé en 1987 et paru en 1994. Il en a l'idée après le succès du *Dictionnaire Napoléon* de notre confrère Jean Tulard. Il s'entoure de savants lieutenants tout-puissants pour les périodes qui lui sont moins familières et il se réserve l'histoire contemporaine. Tous sont très liés à l'École française de Rome. Les collaborations viennent de toute l'Europe et, à la fin, ce monumental dictionnaire compte presque 1800 pages. Il est traduit en italien et en anglais, et cela montre le large écho qu'il a reçu et son caractère irremplaçable.

Philippe Levillain y donne des articles importants. Je ne note qu'un texte malicieux sur l'humour, où il raconte une anecdote qu'il a sans doute rapportée à notre confrère Haïm Korsia. Lors d'une réception diplomatique à Paris, le nonce Roncalli, futur Jean XXIII, entame une conversation avec le grand rabbin de France. Au moment de passer à table, chacun des deux veut laisser passer l'autre. Le futur pape finit par dire : « S'il vous plaît, d'abord l'Ancien Testament, ensuite le Nouveau... »

Des papes

Philippe Levillain est devenu pour les historiens comme pour les médias le spécialiste des papes. Toute sa réflexion se développe dans le contexte de la crise dite postconciliaire. Il a résumé ainsi les critiques qui ont surgi au fil du temps : « Aux yeux des uns, le concile avait été conduit à son terme avec trop de hâte. Pour d'autres, jamais la papauté n'aurait dû convoquer un concile ». Il ne cache pas sa fascination pour le Saint-Siège, cette organisation complexe qui s'appuie sur une expérience millénaire et parvient à s'adapter à la mondialisation. Il s'étonne du pouvoir que conserve cet État de 44 hectares capable de se faire entendre à l'échelle de la planète, enfin il s'émerveille de la mise en scène de cérémonies qui impressionnent et séduisent par leur beauté. Les ouvrages, articles et interventions médiatiques de Philippe Levillain démontrent sa connaissance précise des institutions complexes de l'Église, sa familiarité avec les textes innombrables qu'elle a publiés, sa maîtrise respectueuse de son vocabulaire spécifique.

On ne passe pas sa vie à étudier les papes sans les aimer un peu. Philippe ne les aime pas tous. Il insiste sur le silence de Pie XII pendant la Seconde guerre mondiale. Il admire Paul VI, pape francophile et francophone, mais souligne le trouble suscité en 1968 par son encyclique *Humanae vitae*, condamnant la contraception.

En dix ans, il publie **trois nouveaux livres sur l'Église**. Le premier porte sur la fin du long pontificat de Jean-Paul II et l'élection de son successeur– c'est *Le moment Benoît XVI*, paru en 2008. Il considère Jean-Paul II comme « le premier pontife romanesque de l'histoire de la papauté des deux derniers siècles » Il s'émerveille de la présence au monde de ce pontife qui visité 129 pays et fait vingt-neuf fois le tour du monde, trois fois la distance de la terre à la lune.

C'est sur Benoît XVI qu'il a le plus écrit. Le cardinal Ratzinger a fait partie de notre Académie des sciences morales et politiques comme membre associé étranger à partir de 1992. L'historien décrit les réticences qu'il a suscitées à son avènement, mais il cherche surtout à suivre la réflexion d'un théologien, d'un professeur de théologie, d'un intellectuel.

Dans *Rome n'est plus dans Rome* en 2010, il étudie le schisme de Mgr Lefebvre, la crise qui frappe l'Église, surtout en France. Il suit le parcours lisse de de l'ancien archevêque de Dakar et en fait un portrait prudent, essayant de comprendre comme il est devenu un évêque rebelle menaçant l'unité de l'Église. Faut-il souligner que Philippe Levillain s'engage sur ce terrain brûlant au moment même où Benoît XVI s'efforce de mettre fin à cette discorde ?

Enfin, il publie en 2015 *La papauté foudroyée. La face cachée d'une renonciation*. Il évoque la couronne d'épines que Benoît XVI dut porter, les différents scandales qu'il eut à connaître. Il décrit le conclave de 2013, désignant le nouveau pontife comme « François le Téméraire ».

L'Académie des sciences morales et politiques

Bon camarade, ami fidèle, collègue sérieux, savant respecté, il lui restait à devenir le confrère très estimé de notre académie. La notoriété de Philippe Levillain, sa forte personnalité et l'importance de ses travaux depuis des décennies lui permettent d'être élu, **le 19 décembre 2011 à l'Académie des sciences morales et politiques**. Philippe Levillain convenait bien à une compagnie où l'on ne se contente pas de récits factuels, mais où l'on s'interroge sur eux. Tout au long des entretiens que j'ai eus après avoir présenté ma propre candidature, j'ai pu mesurer à quel point Philippe Levillain était aimé de ses confrères et à quel point sa disparition a laissé un grand vide. Lui-même, curieux de tout, se plaisait parmi ces hautes intelligences venues de tous les horizons. Capable d'étonner et de surprendre, souvent inattendu, il a plu dans une société qui n'aime ni le conformisme intellectuel, ni les idées reçues. Il en analyse la mécanique avec bonheur : n'a-t-il pas écrit qu'un conclave ressemble à une élection académique ? **Il a pris part aux travaux de cette compagnie**, il a présenté une belle notice sur Pierre Chaunu, son prédécesseur, et il a soutenu bien des candidatures, parfois de très près, contribuant à leur succès. [Il a vu avec plaisir son ami Alain Duhamel le rejoindre.] L'un de ses derniers textes pour notre académie nous fait suivre le vol d'une mouette sur Rome, ultime poème pour une ville tant aimée, « toujours un miroir du monde ».

Il s'est éteint le 4 octobre 2021 au retour d'une mission à Rome. Pour finir de saluer sa vie si active et son immense travail, je veux citer le message de Paul VI, lors de la fin du concile, à tous les savants, que Jean-Paul II avait repris devant les participants au colloque organisé par Philippe en 1986 : « A vous, les chercheurs de la vérité, à vous les hommes de la pensée et de la science, les explorateurs de l'homme, de l'univers et de l'histoire... Votre chemin est le nôtre... Cherchez la lumière de demain avec la lumière d'aujourd'hui, jusqu'à la plénitude de la lumière ! » C'est ce chemin que Philippe Levillain a voulu suivre.